

Parle à ma vulve!

Par

Aline Mayard

Montage réalisé
avec les images de
Wubsi2000
Charles Deluvio

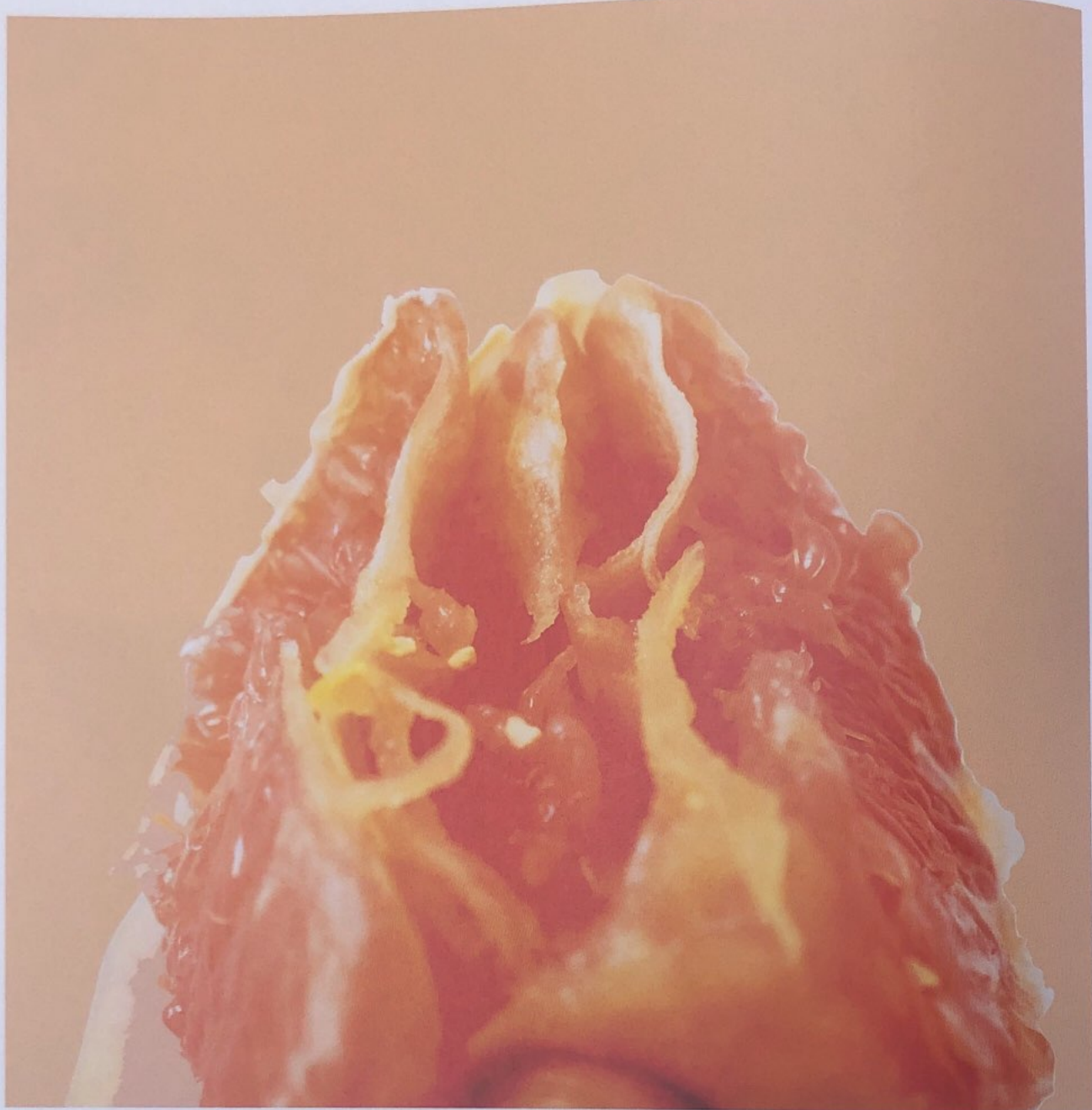
C'est un véritable tabou qui ces dernières années se lève : longtemps objet d'ignorance et de contrôle, le sexe féminin a enfin notre attention. Et c'est une manière nouvelle de l'explorer et des mots nouveaux pour en parler qui surgissent. Enquête.

g

rey's Anatomy, saison 2. Scène d'accouchement. La docteure Miranda Bailey demande à une femme en train de pousser d'arrêter de se regarder le « vajayjay ». Comprenez « vagin ». Shonda Rhimes, créatrice de la série médicale, se serait

bien passée de ce terme familier dans un tel contexte médical, mais elle n'a guère eu le choix. La FCC, équivalent états-unien de notre CSA, limite toujours l'utilisation des mots « vagin » et « clitoris » dans les séries. Dans le *New York Times*, Shonda Rhimes explique que le mot « pénis » a pu être utilisé 17 fois dans un même épisode sans que la FCC n'y trouve rien à redire. C'est pour pouvoir parler de vagin sans être censurée que la *showrunner* a décidé d'inventer le mot « vajayjay ». Aujourd'hui entré dans l'argot, ce mot symbolise à lui seul l'impossibilité de nommer le sexe féminin. Mais pourquoi avons-nous tant de mal à parler du sexe des femmes ?





© Charles Deluvio

ZONE TABOUE

P

our Aurore Vincenti, linguiste, il y a trois raisons principales. L'une est littéraire. En raison de l'invisibilisation des œuvres écrites par des femmes, « nous n'avons quasiment que des traces masculines de la littérature érotique », explique-t-elle. Si cette littérature ne manque pas de mots, elle manque de termes précis. « Les hommes ont une méconnaissance de la sexualité et du plaisir féminin et donc une assez grande pauvreté descriptive », analyse-t-elle. Une autre raison est anatomique. « Le sexe féminin est plus caché que la verge. Il faut l'ouvrir,

pour Aurore Vincenti, linguiste, il y a trois raisons principales. L'une est littéraire. En raison de l'invisibilisation des œuvres écrites par des femmes, « nous n'avons quasiment que des traces masculines de la littérature érotique », explique-t-elle. Si cette littérature ne manque pas de mots, elle manque de termes précis. « Les hommes ont une méconnaissance de la sexualité et du plaisir féminin et donc une assez grande pauvreté descriptive », analyse-t-elle. Une autre raison est anatomique. « Le sexe féminin est plus caché que la verge. Il faut l'ouvrir,

LEXIQUE

Vulve

Ensemble des organes génitaux externes. Elle évolue au cours de la vie. Elle peut gonfler avec l'excitation, les lèvres internes peuvent grandir à la puberté et rétrécir avec l'âge.

Vagin

Conduit qui relie l'utérus à la vulve. Au repos, ses parois se touchent mais, pour s'adapter à une éventuelle pénétration, ses tissus se distendent et se contractent, allant jusqu'à doubler de volume.

**Clitoris**

Seul organe du corps humain qui sert exclusivement au plaisir. Son gland est à l'extérieur du corps, alors que ses bulbes sont partiellement positionnés contre les parois du vagin. C'est l'organe humain le plus sensible. Il est composé de corps caverneux et de tissus érectiles qui se gorgent de sang et se durcissent avec la stimulation sexuelle : il gonfle alors à l'intérieur et à l'extérieur.

l'effeuiller, l'effleurer pour pouvoir le regarder », rappelle-t-elle. À la différence des garçons, les petites filles ne peuvent regarder leur sexe qu'en utilisant un miroir positionné entre leurs jambes. « L'étape de reconnaissance de soi dans le miroir arrive très tôt dans le développement des enfants, pourquoi ne pas la permettre au niveau du sexe aussi ? », interroge la linguiste. La réponse est à trouver dans la troisième raison : parler de l'appareil génital femelle est tabou. « Quand on ne réussit pas à nommer, c'est qu'il y a tabou, poursuit Aurore Vincenti. On va alors produire du vocabulaire argotique pour contourner cet interdit. Ces mots, plus ou moins vulgaires, permettent de gérer la gêne. »

QUI A PEUR DE LA GRANDE MÉCHANTE CHATTE ?

« Ce verbe crée la vie, rappelle Mounia El Kotni, une des huit autrices du guide *Notre corps, nous-mêmes*. S'il n'y a pas de nom, ça n'existe pas ». Elle prend pour exemple le mot « clitoris ». Celui-ci disparaît des dictionnaires et des manuels d'anatomie à la fin du XIX^e siècle, quand on découvre que le plaisir féminin, et donc le clitoris, ne joue aucun rôle dans la reproduction.

Reste alors le vagin. « En le réduisant à un trou, on veut nous faire croire qu'il n'existe que pour recevoir un pénis, explique Cluny, présidente de l'association Les Flux, qui organise des ateliers d'auto-observation gynécologique. Le mot « vagin » vient d'ailleurs du mot latin « vagina », qui signifie « gaine, fourreau ». Aujourd'hui encore, on utilise le mot « vagin » pour décrire l'ensemble du sexe. « Cela renvoie à la réduction de la sexualité féminine à la pénétration », s'attriste Aurore Vincenti.

Le tabou autour de la « chatte », comme l'appelle Cluny par esprit de réappropriation, vient, selon elle, d'une envie de contrôler la natalité. « On est volontairement maintenues dans une ignorance du fonctionnement de nos sexes, de nos cycles », estime-t-elle. Incapables de nommer leur sexe, les femmes ne peuvent pas poser de questions au corps médical ou à leurs proches, et ainsi faire des choix éclairés. Pour Cluny, c'est ce qui permet aux professionnel·les de santé d'imposer certains modes contraceptifs, et pour Aurore Vincenti, cela contraint aussi les discours autour de l'hygiène génitale.

La sphère économique a su faire fructifier la représentation d'un sexe des femmes sale et destiné avant tout au plaisir d'un partenaire masculin. On a ainsi admis qu'il fallait le débarrasser de sa pilosité, ce qui a ouvert l'énorme marché de l'épilation, et qu'il était nécessaire de le laver avec des produits spéciaux, alors même que la science prouve le contraire. Plus grave, ces opérations de chirurgie esthétique appelées « labioplastie », qui consistent à réduire les lèvres vaginales. La représentation faussée des vulves dans l'art classique, la photographie et le porno a convaincu les femmes que toutes les vulves se ressemblent, et que les mal nommées « petites lèvres » ne doivent pas dépasser les « grandes lèvres ». Cela crée des complexes chez celles, nombreuses, pour qui ce n'est pas le cas. Cette opération reste rare, mais s'avère de plus en plus demandée par des jeunes filles, parfois opérées avant leur majorité.

Les hommes ont une méconnaissance de la sexualité et du plaisir féminin.

APPELER UNE CHATTE UNE CHATTE

Est-ce qu'apprendre à nommer et mieux connaître le sexe femelle peut changer notre rapport à la chose ? C'est la position défendue par un certain nombre d'initiatives. Dans les années 70, des féministes ont organisé des ateliers d'auto-observation gynécologique pour découvrir ensemble leur sexe et comparer leur fonctionnement et leur apparence. Ces ateliers ont fait leur réapparition ces dernières années. Avec son association Les Flux, Cluny en organise un à deux par mois depuis deux ans et forme d'autres associations. Quant à Mounia El Kotni et Yéléna Perret, elles ont fait revivre le manuel culte *Notre corps, nous-mêmes*, écrit et publié par des féministes états-uniennes en 1973, et adapté par un collectif français en 1977. Ce livre mélangeait savoir médical et témoignages, pour aider les femmes à mieux comprendre leur corps et le monde médical patriarcal auquel elles faisaient face. Mais la discussion sur l'anatomie des femmes s'invite aujourd'hui dans tous les espaces. Street Vulvas expose des moulages dans la rue, que l'on peut voir et toucher. Sur le compte Instagram The Vulva Gallery, la grande diversité des vulves s'affiche en aquarelle et libère du trauma autour des petites lèvres. Des parents se mobilisent pour que les livres de SVT nomment et présentent correctement les différentes parties du sexe femelle, clitoris compris. La liste des initiatives est longue.



À DÉCOUVRIR

L'association Les Flux, qui publie depuis octobre 2016 une newsletter féministe donnant l'agenda de ses différentes activités (groupes de parole, ateliers d'auto-observation) et diffuse un certain nombre de savoirs

lesflux.fr



SUR INSTAGRAM

The Vulva Gallery, dessins de sexes féminins

la_vulve
Suis l'activité de Street Vulva, exposition de moulages de vulves dans la rue

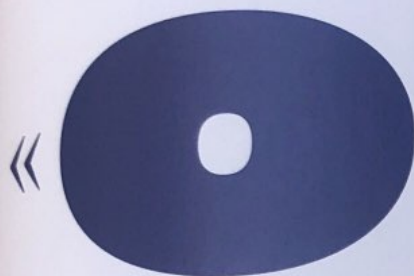
À LIRE

Collectif NCNM, *Notre corps, nous-mêmes*, nouvelle édition, chez Hors d'atteinte, 2020. Réactualisation, après quarante ans, de l'un des plus grands classiques internationaux du féminisme



C'est tout sauf le trou béant qu'on nous décrit.

« Quand tu regardes ta vulve, tu réalises que, au repos, les orifices sont collés les uns aux autres et que le vagin est plein de chair. C'est tout sauf le trou béant qu'on nous décrit », explique Yéléna Perret. Débarrassé de son aura dangereuse et sale, l'appareil génital peut devenir un lieu d'exploration sexuelle, de plaisir et de fierté. « C'est transformateur de reprendre le contrôle de son corps, cela peut créer un sentiment de confiance », ajoute Mounia El Kotni. Mais ce n'est pas tout.



n pourrait changer de référentiel », explique Yéléna Perret. Plutôt que de voir le clitoris comme un pénis atrophié, elle suggère de voir le pénis comme un clitoris hypertrophié.

Et plutôt que de concevoir le vagin comme un étui à pénis, elle propose de mettre en avant le millier de muscles qu'il active lors de la pénétration, remettant en cause le mythe de la passivité des femmes. Il s'agit aussi de reprendre le contrôle par les mots. Comment accepter que de nombreuses glandes portent le nom des hommes qui les ont « découvertes » ? « Il faut se réinventer un lexique, estime Cluny. Parler de « glandes d'éjaculation » plutôt que de « glandes de Skene », éviter le réducteur « appareil reproducteur », utiliser « lèvres internes » plutôt que « petites lèvres ». »

La discussion actuelle et l'évolution de notre vocabulaire annoncent des changements dont les enfants d'aujourd'hui seront les premiers à bénéficier. Imaginez un monde dans lequel les petites filles découvriront leur sexe en même temps que les autres parties de leur corps, dans lequel les adolescentes n'auraient plus honte de leur vulve et seraient capables de demander la contraception dont elles ont envie, dans lequel les femmes pourraient exprimer leur désir à leur partenaire et ne souffriraient plus de douleurs évitables !

J'AI PARTICIPÉ À UN ATELIER D'AUTO-OBSERVATION GYNÉCOLOGIQUE



Athéna
30 ans

Journaliste

« Au-delà de la démarche féministe et militante, il s'agissait pour moi de partir à la rencontre d'un organe qui avait été la source d'un traumatisme. À 20 ans, à la suite d'une infection, j'ai subi une opération qui consiste à enlever au laser des cellules du col de l'utérus. Apprendre que j'avais une maladie, peut-être même un cancer, m'avait affectée très profondément, d'autant qu'elle touchait une zone symbolique, l'un des éléments de l'appareil reproductif. L'atelier a fait partie d'une démarche de reconstruction. Je souhaitais aller à la rencontre de cette partie de mon corps si stratégique mais si éloignée, si abstraite. J'ai réalisé que la majorité des filles présentes étaient dans le même cas que moi : elles avaient subi des opérations gynécologiques et voulaient comprendre. J'étais très anxieuse avant l'auto-observation. Ça a été un moment très fort émotionnellement, et comme une prise de pouvoir, autant individuel que collectif. Un moment de vrai « empouvoirement ». »



Sofia
32 ans

Fonctionnaire territoriale

« Je n'en ai pas un souvenir impérissable. Même après l'avoir refait chez moi, j'ai eu du mal à m'émerveiller devant, comme j'aurais aimé. C'est sombre, les petites lèvres ne le sont pas, il y a des fluides, des poils. En revanche, j'ai trouvé ça rigolo, et j'ai été surprise par la grande diversité de textures. »



Nora
32 ans

Enseignante

« Je m'attendais à ce que ce soit incroyable, ça n'a pas été le cas. J'avais beau être prête à regarder mon vagin, être dans un cercle très bienveillant, cela a réveillé des choses traumatiques. Mettre un speculum dans mon vagin m'a fait mal. Ça a été un choc de réaliser que les douleurs que j'avais ressenties dans le passé venaient de moi et pas des autres. J'avais envie de pleurer mais je n'osais pas parce que je n'étais pas seule. Tu peux mettre toute la bienveillance du monde, les traumatismes restent. »